ayant éclaté à Mayence lors de l'entrée solennelle de l'empereur Frédéric III, Gutenberg fut forcé de s'exiler, et l'on croit généralement qu'il alla, dès cette époque, s'installer à Strasbourg. Quoi qu'il en soit, des actes authentiques constatent sa présence dans cette ville en 1434. Deux ans plus tard, il formait, avec André Dritzehen, Hans Riff et André Heilmann, une association pour l'exploitation de *procédés secrets* inventés par lui, et parmi lesquels il faut évidemment reconnaître la typographie naissante. En 1439, il eut avec ses coassociés un procès dont les pièces sont conservées précieusement à Strasbourg, et dont l'authenticité a été victorieusement démontrée par M. Léon de Laborde : ce sont les premiers documents connus relatifs à l'imprimerie. Dans ces documents, rédigés d'une manière vague qui semble avoir eu pour but de voiler aux yeux du public le secret de l'inventeur, il est question de *plomb*, d'*ustensiles*, de *presse*, dont les pièces étaient maintenues par des *vis*, etc. Elles ont été commentées de mille manières différentes ; mais ce qui en ressort incontestablement, c'est que la presse appliquée à l'impression typographique a été inventée à Strasbourg par Gutenberg. Après cela, que des essais tentés dans cette ville se soient bornés aux premiers éléments, la gravure de planches en bois, ou qu'ils soient été poussés jusqu'à la mobilisation des caractères gravés sur bois, et même jusqu'à la fonte dans une matrice de caractères métalliques, c'est ce qu'il paraît impossible de déterminer au milieu des conjectures diverses qu'a fait naître l'insuffisance de documents. Gutenberg resta à Strasbourg jusqu'en 1444 au moins, époque où il figure encore sur les registres d'imposition. Il continua vraisemblablement ses essais, mais on n'en trouve aucune trace authentique. Il retourna se fixer à Mayence, peut-être vers 1446. Les frais considérables qu'il avait été obligé de faire pour ses essais avaient épuisé sa fortune personnelle. Il s'associa avec Jean Fust (1450) pour l'exploitation de son admirable invention, et lui donna connaissance des résultats obtenus jusqu'alors. Fust fit les avances nécessaires, mais imposa plus tard un troisième associé, Schoeffer, et prit ses garanties de telle sorte, qu'il put, en 1455, compter l'association en exigeant de Gutenberg le remboursement de ses avances. Ce dernier, dans l'impossibilité de satisfaire son créancier, dut lui abandonner presque tout son matériel (1455). La plus grande incertitude règne sur les procédés employés par la société Gutenberg et Fust, ainsi que sur les produits sortis de leurs presses. On croit cependant qu'ils imprimèrent sur des planches de bois fixes un petit vocabulaire dit *Catholicon* et un *Donatus minor*, qu'ils employèrent ensuite des caractères mobiles en bois, et enfin que Gutenberg trouva le moyen de fondre des caractères mobiles métalliques, procédé qui fut plus tard perfectionné par Schoeffer. Ce dernier et Fust conservèrent leur atelier et continuèrent à imprimer à frais communs. Gutenberg, de son côté, établit une nouvelle imprimerie dans la même ville, d'où sortit, à ce qu'on croit, la fameuse *Bible de trente-six lignes*, commencée, suivant d'autres, à Strasbourg. L'obscurité qui enveloppe cette époque de l'histoire de l'imprimerie est rendue plus épaisse encore par les précautions que prirent l'inventeur et ses associés de cacher leurs procédés, soit afin de faciliter leurs opérations pour des manuscrits, soit pour éviter la concurrence. Gutenberg prépara encore de nouvelles incertitudes à ses futurs historiens en ne mettant son nom à aucun de ses livres; la tradition veut que ce soit à cause de sa qualité de noble, qui lui interdisait de déroger en occupant d'autres industrielles. Ses dernières années s'écoulèrent obscurément au milieu de ses travaux d'imprimeur et de ses embarras d'argent. En 1465, Adolphe de Nassau le nomma gentilhomme de sa cour et lui fit une petite pension. Il mourut en 1468. Voilà à peu près tout ce que l'histoire nous a transmis sur la carrière d'un art qui a renouvelé la face du monde. Une réputation éclatante, un nom en quelque sorte légendaire, quelques faits incertains, la tradition de luttes et de souffrances dont le détail est ignoré, voilà les seuls souvenirs qui restent du merveilleux génie qui a donné aux lettres la fécondité de la vie, il pensée son instrument, et à l'esprit moderne, à la civilisation, le *signe* par lequel ils vaincront l'ignorance et la barbarie !

« Quelle que soit, dit M. Villet de Virville, la part que l'histoire doit faire à ce génie, l'intérêt même de sa gloire exige que l'on cherche à fixer, avec la plus grande justice, la limite et l'étendue de son mérite, ainsi que de sa découverte. Rubruquis et Marco-Polo, dès le XIIIe siècle, avaient vu en Asie les produits de l'impression tabellaire et purent en rapporter aux chrétiens la notion, consignée dans la relation de leurs voyages. Selon le témoignage de nos missionnaires les plus accrédités, les Chinois entendent, notamment, de l'an 960 à 1020 de notre ère, le procédé (encore aujourd'hui usité parmi nous) de fabriquer pour les *cartes à jouer*, dont on reconnaît également l'origine orientale. Des documents authentiques de diverse nature, contemporains du roi de France Charles VI, attestent que, dès cette époque au moins, ces *cartes*, répandues dans les diverses contrées de l'Europe, s'y fabriquaient déjà, par imitation de leurs modèles exotiques. A Venise, dans les Pays-Bas, notamment à Bruges, à Harlem, à Anvers, et durant la période de temps qui précède Gutenberg, il y avait, sous les noms des *stamputori* d'Italie, ainsi que des *prenters* ou *printers* de Flandres, toute une industrie, complexe et importante, qui s'appela postérieurement la *dominoterie*. Les monuments de cette industrie se conservent, parmi des richesses analogues, dans nos grands dépôts littéraires... Ainsi donc, la chrétienté connaissait, pratiquait l'imprimerie avant Gutenberg, même pour la confection des livres. Mais ces divers produits, extrêmement grossiers, ne s'obtenaient qu'à l'aide de planches de bois longuement gravées. Il fallait pour chaque page une planche. Les corrections étaient à peu près impossibles. Chaque planche ne pouvait servir exclusivement que pour le tirage de la page gravée. Un pas immense restait à franchir, qui constituait, à lui seul, une nouvelle invention : c'était le système des lettres mobiles métalliques, ou la typographie, la véritable imprimerie de la civilisation moderne. Ce pas, Gutenberg, aidé, nous le concédons, par l'exemple des progrès antérieurs, Gutenberg le franchit *seul* et le franchit tout entier. » Les tentatives faites par des concurrents déloyaux (notamment Fust et Schoeffer) pour dépouiller l'inventeur de sa gloire ont été reprises cent fois depuis, mais toujours inutilement. La critique a fait justice des thèses passionnées inspirées par le vanité nationale ou par l'amour du paradoxe, et la science a après la tradition et la reconnaissance des peuples, a définitivement consacré le grand nom de l'artiste mayençais comme celui du père de la typographie. C'est seulement en 1839 que la ville de Mayence a érigé à Gutenberg une statue, œuvre du grand statuaire suédois Thorwaldsen ; l'année suivante Strasbourg en inaugurait une autre due au ciseau de David (d'Angers), reproduite dans la cour de l'Imprimerie nationale, à Paris, et que la gravure a popularisée.

Gutenberg, drame en cinq actes et en vers, de M. Edouard Fournier (Odéon, 8 avril 1869). Tentative malheureuse et qui à complètement échoué, ce drame est plutôt une étude consciencieuse qu'une pièce de théâtre. L'auteur a voulu grouper autour du grand nom de Gutenberg ce qui le faits en quelque sorte, ce qui se rapportait à l'homme, à son temps, à sa découverte, à ses rivaux, à ses ennemis multiples; dans cette confusion, l'élément dramatique s'est perdu. On peut lire la pièce avec intérêt, mais il est impossible de ressentir quelque émotion. Ajoutons que son insuccès fut dû en partie à la peu d'actualité prêconçue, et beaucoup à une circonstance fatale à laquelle M. Fournier était à peu près étranger. Voici comment un chroniqueur racontait l'incident :

« Le dernier acte, dit M. Sarcey, acheva de tout gâter. Il arriva trois personnages nouveaux, que personne n'attendait, et qui, sous le rapport pédagogique, mais encore en l'envisageant à un point de vue éminemment national, celui de l'influence de la gymnastique peut avoir sur le développement intellectuel et matériel du peuple allemand. Parmi ses travaux plus particulièrement pédagogiques, plusieurs sont d'une haute valeur, tels sont le recueil intitulé : *Bibliothèque pour la pédagogique, l'école et la bibliographie pédagogique universelle* (1800-1820), et son *Manuel de geographie* (1810, 2 vol.), plusieurs fois réédité, qui introduisit une grande amélioration dans l'enseignement de la géographie et fraya la voie à des ouvrages nouveaux et conçus dans le même esprit que le sien. Il avait, en outre, publié avec Gaspari, Hassel, etc., un *Manuel complet de géographie moderne*, auquel il fournit la *Description des Etats de l'Amérique du Sud* (Weimar, 1827-1830, tomes XIX et XX de l'ouvrage), et, avec Jacobi seul, l'ouvrage intitulé : la *Terre allemande et le peuple allemand*, dont il a écrit la première partie, qui a paru aussi à part sous ce titre : la *Terre allemande* (Gotha, 1820).

GUTSTADT, ville de Prusse, prov. de la Prusse orientale, à 79 kilom. S. de Kœnigsberg ; 2,570 hab. Fabriques de fil et de toiles ; commerce de grains.

GUTTA-PERCHA s. f. (gu-ta-pèr-ka—du malais *getah*, gomme ; *Pertjah*, nom de Sumatra). Comm. Gomme de Malacca et de Sumatra, extraite dans ces pays d'un grand arbre de la famille des sapotacées, douée à peu près des mêmes vertus que le caoutchouc, et servant à des usages du même genre : *On enveloppe le* GUTTA-PERCHA *les fils électriques sous-marins.*

— **Encycl.** La *gutta-percha* provient de l'arbre nommé *isonandra percha*, famille des sapotées ; c'est un arbre qui atteint de grandes dimensions, jusqu'à 20 mètres de hauteur et 1 mètre de diamètre. Il contient dans le suc laiteux de sa sève descendante des globules susceptibles de s'agglomérer en une masse dure, fibreuse, qui se sépare spontanément du liquide aqueux. Il croît dans l'île de Singapore, dans les forêts de Lahore, et dans celle de la presqu'île malaise, sur les côtes sud-est et ouest de Bornéo, ainsi que dans les petites îles groupées au sud de Singapore. Il est regretté que la nature qui, dans le gan-Lins et l'événement au pouvoir d'Espartero et d'O'Donnell, M. Gutierrez reprit sa plume de journaliste pour combattre les idées progressistes et trena, pour défendre la monarchie ébranlée, la *Lion espagnol*. L'opposition qu'il fit aux nouveaux ministres fut si vive qu'il fut arrêté en 1855, emprisonné pendant trois mois, et ne recouvra la liberté qu'en vertu d'un arrêt des cortès. Nommé deux ans plus tard membre des cortès, il se rangea dans le groupe des conservateurs, fut réélu, en 1864, lors du renouvellement des chambres de son parti, et devint successivement gouverneur de la province de Grenade, chef du cabinet de Narvaez, gouverneur de Madrid, gouverneur général des îles Philippines, fonctions dont il se démit lorsque le duc de Valence quitta le pouvoir. Il reprit alors la direction du *Lion espagnol*, où il a accueilli, à l'occasion, nos idées politiques. Indépendamment de ses nombreux articles, on lui doit : *Voyage en Italie avec l'armée espagnole* (1850), et *Bibliothèque des voyages modernes dans la civilisation arabe jusqu'à nos jours* (1865 et suiv.). Enfin il a beaucoup contribué à la publication de la *Bibliothèque des auteurs dramatiques grecs*.

GUTSMAN (Oswald), philologue allemand, né à Grafenstein, en Carinthie, en 1727, mort en 1790. Entré en 1744 dans l'ordre des jésuites, il professa successivement aux collèges de Loeben et de Gratz, devint plus tard recteur à Teresianum, et, après la suppression de l'ordre, se retira à Francfort, où, jusqu'à sa mort, il remplit les fonctions du ministère sacré. Ses travaux avaient eu surtout pour objet la langue wende, sur laquelle il a publié en allemand les ouvrages suivants : *Théorie de la langue wende* (Klagenfurt, 1777, in-8°) ; *Dictionnaire allemand-wende* (Klagenfurt, 1789) ; *Guide nécessaire pour apprendre seul en peu de temps et facilement la langue wende* (Klagenfurt, 1790, 4e édit.).

GUTS MUTHS (Jean-Christophe-Frédéric), pédagogue allemand, né à Quedlinbourg en 1759, mort en 1832. Après avoir étudié la théologie à Halle, il fut quelque temps précepteur dans sa ville natale et devint ensuite professeur au Philanthropin de Salzmann à Schnepfenthal, où il s'occupa surtout de l'éducation physique des élèves. En 1786, Salzmann le nomma directeur des exercices de gymnastique, et cette science occupa bientôt une place importante à Schnepfenthal, d'où elle se répandit ensuite dans la plupart des établissements pédagogiques de l'Allemagne. En 1797, Guts Muths alla s'établir sur une petite propriété à Ibenhain, d'où il venait deux fois par semaine diriger à Schnepfenthal les exercices de gymnastique et faire des cours de géographie et de technologie. Parmi ses ouvrages relatifs à la gymnastique, il faut citer les suivants : *Gymnastique pour la jeunesse* (1793 ; 3e édit., 1845) ; *Jeux destinés à procurer de l'exercice et de la récréation au corps des jeunes gens* (1796) ; *Manuel de gymnastique* (1817), ouvrage dans lequel il a traité la matière, non-seulement

mes épaisses. La *gutta-percha* épurée est d'une couleur rousse brunâtre ; elle s'électrise par le frottement, conduit mal l'électricité et la chaleur ; sa densité est 0,979. De 90 à 120, elle est douée d'une ténacité aussi forte que celle des gros cuirs ; elle s'amollit et devient sensiblement pâteuse vers 45°; de 45° à 60°, sa ductibilité est telle qu'on la peut aisément laminer en feuilles minces, l'étirer en tubes ou en fils ; elle ne possède à aucune température cette extensibilité élastique qui caractérise le caoutchouc. Sous l'effort d'une traction qui peut doubler sa longueur, la *gutta-percha* prend une texture fibreuse ; devenue alors peu extensible, elle résiste facilement à des secousses qui l'auraient rompue dans son état primitif. Pour blanchir la *gutta-percha*, on peut aussi la dissoudre dans 20 fois son poids de benzine, et y ajouter du plâtre de bonne qualité, en agitant le mélange de temps en temps ; au bout de deux jours, tout le plâtre s'est déposé, en entraînant les impuretés insolubles dans la benzine. La liqueur limpide décantée est ensuite agitée avec de l'alcool concentré, et la *gutta-percha* est alors précipitée sous la forme d'une masse pâteuse blanche.

La *gutta-percha* est insoluble dans l'eau, peu soluble dans l'alcool et l'éther froids, elle se dissout en petites quantités dans l'huile d'olive bouillante, qui la dépose par le refroidissement. La benzine, le sulfure de carbone, extraite dans ces pays d'un grand arbre de la famille des sapotacées, douée à peu près des mêmes vertus que le caoutchouc, et servant à des usages du même genre : *On enveloppe le* GUTTA-PERCHA *les fils électriques sous-marins.*

Suivant M. Payen, la *gutta-percha* épurée industriellement contient trois principes immédiats, qu'on peut séparer à l'aide de l'alcool absolu et bouillant. 1° La partie non dissoute par l'alcool constitue la *gutta* ; cette substance est blanche, opaque, élastique, fusible vers 100°, soluble dans la benzine, le chloroforme, le sulfure de carbone, l'essence de térébenthine, insoluble dans l'alcool froid et l'éther. 2° L'extrait alcoolique de *gutta-percha* dépose par le refroidissement des cristaux mamelonnés, qui, comme à froid dans l'alcool, cèdent à ce dissolvant une résine (fluavile) jaunâtre, diaphane, cassante, plus dense que l'eau, fusible à 50°, soluble à froid dans l'éther, l'essence de térébenthine, le chloroforme, la benzine, inattaquable par les acides affaiblis et les dissolutions alcalines étendues. 3° La résine blanche (albane), qui forme le résidu est cristallisable, fusible à 160°, très-soluble, dans l'alcool absolu, l'essence de térébenthine, le sulfure de carbone et le chloroforme. Ces trois principes immédiats sont isomériques, car leur composition élémentaire est la même, représentée par la formule $C^{8}H^{7}$. Ce sont donc des carbures d'hydrogène, isomériques aussi avec le caoutchouc épuré ; mais les propriétés de ces trois composés sont très-différentes.

Voici les proportions dans lesquelles ils entrent dans la *gutta-percha :*

Gutta	75 à 82 pour 100
Albane	16 à 14 pour 100
Fluavile	6 à 4 pour 100

Le principal inconvénient de la *gutta-percha* consiste en ce qu'elle s'amollit en perdant une grande partie de sa ténacité, vers la chaleur de 45° à 60°. La vulcanisation remédie à ce défaut : on incorpore à la substance du soufre, ou mieux de l'hyposulfite de plomb ou de zinc, dans la proportion de 15 parties pour 100 de *gutta-percha* chauffée à 100°. Pour les moulages, on peut ajouter de 12 à 72 parties de craie ou de plâtre pulvérisé ; puis on maintient les objets dans le moule, à la température de 140°, à laquelle la sulfuration s'opère. Le mélange intime de 1 partie de *gutta-percha* avec 2 de caoutchouc vulcanisé donne une matière qui peut être appliquée à la confection des divers objets auxquels convient ordinairement une fermeté plus grande que celle du caoutchouc naturel et une extensibilité moindre.

La *gutta-percha* entre aujourd'hui dans la fabrication d'une quantité d'objets divers, dont l'énumération détaillée serait trop longue. On ne citera ici que les applications principales. On fabrique en *gutta-percha* une foule d'objets d'un usage journalier, comme jardinières, bouteilles, bonbonnes, arrosoirs, entonnoirs, robinets, siphons, capsules closes pour garder le vaccin, dessins photographiques, bouteons, pots à fleurs, bondes, etc. ; seulement, cette fabrication est sujette à un inconvénient auquel on remédie en couvrant les objets d'un vernis soluble : la *gutta* s'altère plus ou moins rapidement par l'action de l'air ; sa ténacité diminue, elle répand une odeur piquante, parfois assez forte, et communique un goût désagréable aux liquides avec lesquels elle est en contact.

On fabrique **en outre** avec cette matière des chaussures, des traits de chevaux, des cordes, des étuis imperméables, des chapeaux, des manteaux, des manches d'outils, des boujons de sauvetage, des enveloppes pour les fils électriques, des boutons, des nasses pour prendre le poisson, des balonnettes d'escrime, et enfin des ornements et objets moulés de toute forme et à tous usages. On confectionne avec la *gutta-percha* des sondes, des pessaires, des bandages pour les hernies et pour l'orthopédie. Elle est d'un grand secours pour façonner à la minute des appareils à fracture, pour réunir des tendons divisés, pour envelopper et immobiliser des articulations malades. Dissoute dans le chloroforme, elle constitue un topique pour les coupures et les blessures ; en effet, à peine ce liquide est-il étendu sur la peau, que le chloroforme abandonne, en s'évaporant, une mince pellicule solide, qui protège la plaie contre l'action pernicieuse de l'air, de la poussière et des corps étrangers.

Enfin on est arrivé, dans ces dernières années, par des procédés spéciaux de durcissement, et en mélangeant à la masse une matière pulvérulente très-dure, à construire des meules en *gutta-percha*, propres à remplacer les meules en meulière, pour la mouture des grains et autres usages.

GUTTA-ROSEA s. f. (gutt-ta-ro-zé-a — mots lat. qui signif. *goutte rosée*). Pathol. Affection de la peau, appelée aussi *acné.*

— **Encycl.** V. ACNÉ.

GUTTIER s. m. (gu-tié — rad. *gutte*, adj., qui existe dans *gomme-gutte*). Bot. Genre d'arbres, type de la famille des guttifères, tribu des garciniées, dont l'espèce unique produit une espèce de gomme : *Le* GUTTIER *gommier.*

— **Encycl.** Le genre *guttier* renferme des arbres à feuilles opposées, pétiolées, coriaces, entières, brillantes et dépourvues de stipules. Les fleurs, peu nombreuses, axillaires ou terminales, ont un calice à quatre sépales, une corolle à quatre pétales, des étamines en nombre indéfini, un ovaire libre, surmonté d'un stigmate sessile, persistant, à quatre lobes. Le fruit est une grosse baie globuleuse, à huit côtes saillantes et à autant de loges renfermant chacune une graine entourée d'une substance pulpeuse. Le *guttier* gommier est jusqu'à présent l'unique espèce connue de ce genre ; c'est un grand arbre, à racines fortes et ramifiées, et dont la tige droite est terminée par une belle cime étalée, touffue, d'un vert foncé ; les fleurs varient du jaunâtre au carmin pâle. Le bois de cet arbre est blanc, veuté du cœur, rougeâtre noirâtre au dehors, rouge au dedans. La tige laisse écouler, par des incisions, un suc visqueux, inodore, qui, en se séchant, donne une gomme-résine jaune, qui se colore en jaune safrané ; cette substance, qu'on appelle dans l'Inde *coddam-puli*, a été longtemps prise pour la véritable gomme-gutte ; on sait aujourd'hui que celle-ci est produite par un arbre du genre stalagmitis. Le fruit de cet arbre est gros comme une orange, jaunâtre à la maturité, et a une saveur acidule et astringente. On le fait sécher et on l'emploie comme assaisonnement ; il excite l'appétit. On l'emploie en médecine contre les flux de ventre. Enfin on lui a attribué la propriété d'augmenter, chez les nourrices, la sécrétion du lait.

GUTTIÉRÉZIE s. f. (gu-tié-ré-zi — de *Gutierez*, bot. espagn.) Bot. Genre de plantes, de la famille des composées, tribu des sénécionées, dont l'espèce type croît au Mexique. Il On dit aussi GUTTIÉRÈZE.

GUTTIFÈRE adj. (gu-ti-fè-re — du lat. *gutta*, goutte, *fero*, je porte). Minér. Qui se présente sous forme de larmes, de gouttes : *Quartz* GUTTIFÈRE.

— Bot. Qui produit de la gomme-gutte.

— s. f. pl. Syn. de CLUSIACÉES, famille de plantes dicotylédones, ou, selon d'autres, classe de végétaux dicotylédones, renfermant la famille des clusiacées et plusieurs autres qui s'en rapprochent par leurs caractères.

GUTTIFORME adj. (gu-ti-for-me — du lat. *gutta*, goutte, et de *forme*). Hist. nat. Qui a la forme d'une goutte liquide.

GUTTINGUER (Ulric), poète et littérateur français, né à Rouen en 1785, mort en 1866. Il débuta, en 1812, dans la carrière littéraire, par un poème intitulé *Golfin* ou les *Mœurs sauvées*, devint, sous la Restauration, un des plus chauds adeptes de l'école romantique, fit paraître, sous le titre de *Nodier* (1822), un recueil de lettres critiques où l'on trouve, auprès de brillantes descriptions de la nature, de fines analyses du cœur humain, et réunit, en 1826, sous le titre de *Mélanges poétiques*, les pièces de vers qu'il avait publiées dans la *Muse française*. Ce volume, qui a eu plusieurs éditions, fut signalé à l'attention publique par plusieurs critiques distingués, notamment par Charles Nodier et par Tissot. On y remarquait, en effet, de la facilité, de l'élégance, des sentiments élevés et délicats, une sorte de nonchalance de style qui n'est pas dépourvue de grâce. Depuis lors, Ulric Guttinguer a fait paraître divers ouvrages en vers et en prose, et a publié des articles critiques, littéraires et politiques dans diverses feuilles légitimistes, notamment dans le *Corsaire*. Il s'y est montré homme d'esprit et littérateur de talent, sans parvenir cependant à acquérir une grande notoriété. Outre les écrits précités, on a de lui : *Dithyrambe sur la mort de lord Byron* (1824) ; le *Bal*, poème (1825) ; *Charles VII à Jumièges* et *Edith* ou le *Champ d'Hastings*, poèmes (1826) ; *Recueil d'élégies* (1829) ; *Fables et méditations* (1837) ; les *Deux âges du poète* (1844) ; *Dernier amour* (1852). Enfin on lui doit des romans : *Amour et opinion* (1827, 2 vol. in-12), où l'on trouve des observations originales et fines, des descriptions heureuses ; *Arthur* (1830), et un recueil d'articles intitulé : *Pensées et impressions d'un campagnard* (1847).

GUTTULÉ, ÉE adj. (gu-tu-lé — du lat. *guttula*, petite goutte). Hist. nat. Qui est marqué de petites taches isolées.

— Arachn. *Epéire guttulée*, Epéire de Géorgie, extrêmement rare.

GUTTURAL, ALE adj. (gu-tu-ral, a-le — du lat. *guttur*, gosier). Anat. Qui se rapporte au gosier. Il *Fosse gutturale*, Enfoncement situé entre le trou occipital et l'ouverture postérieure des fosses nasales. Il *Conduit guttural du tympan* ou *Trompe d'Eustache*, canal qui met l'oreille en communication avec le pharynx. Il *Artère gutturale*, subdivision de la carotide, qui alimente la partie supérieure de la glande thyroïde et du gosier. Il *Poche gutturale*, Cavité qui se présente, chez les solipèdes, sur le trajet de la trompe d'Eustache.

— Méd. *Hernie gutturale*, Bronchocèle ou goitre. Il *Toux gutturale*, Toux occasionnée par une irritation du larynx ou de la trachée-artère.

— Gramm. Qui est principalement formé par le gosier, en parlant d'un son : *Sons* GUTTURAUX. *Lettres* GUTTURALES. Il Qui appartient au deuxième ordre des muettes de l'alphabet grec : *Les lettres* GUTTURALES *grecques sont :* gamma, kappa *et* chi. Il Qui contient beaucoup de sons gutturaux, en parlant d'une langue : *Ou s'imagine qu'en sais grouper en quelques heures tant d'hommes de tous les pays, et qui parlent diverses langues, depuis l'idiome sanscrit et thibétain jusqu'aux jargons obscurs et* GUTTURAUX *de la sauvage Libye.* (Gér. de Nerv.)

— s. f. Lettre gutturale : *Nos* GUTTURALES *sont : g, k, q, c dur, ch dur. Le sanscrit et les langues germaniques nous offrent une série de* GUTTURALES *des plus énergiques.* (A. Réville.) *Les* GUTTURALES *sont la partie la plus faible d'une langue et celle qui tombe le plus vite.* (Renan.)

— **Encycl.** Les sons gutturaux de l'arabe, qui ont un caractère particulier et qui ont donné lieu à beaucoup de discussions, ont été enfin définis scientifiquement par Czermak. En examinant un Arabe au moyen du laryngoscope, il réussit à surprendre le secret de la formation du *Hha* et du *Ain*, qui constituent, dans les langues sémitiques, une classe à part d'aspirations *gutturales*. Voici l'explication qu'il en donne. Si la glotte est rétrécie et que les cordes vocales soient rapprochées, non pourtant jusqu'à être amenées à prendre la position de lignes droites et parallèles, mais en formant dans leur partie médiane une échancrure appréciable, tandis qu'en même temps l'épiglotte est abaissée, alors le souffle, en passant, prendra le caractère du *Hha* de l'arabe, avec la différence qui sépare le *h* de l'esprit rude. Si ce *Hha* devient sonore, il se change en *Ain*. Si nous prenons comme point de départ la configuration des organes telle qu'elle a été décrite pour *Hha*, voici la modification qui conduit au son de l'*Ain* : il suffit que les bords ou les lignes extérieures des fentes, qui pour le *Hha* sont restées ouvertes, soient complétement rapprochées, de manière que le courant d'air qui vient les frapper détermine une variation dans la *fissura laryngea*, et non, comme pour les autres lettres sonores, dans la vraie glotte. Ces observations de Czermak, témoin oculaire, s'accordent avec les descriptions phonétiques données par les grammairiens arabes, et particulièrement avec la théorie de Wallin. Si la vibration, dans la *fissura laryngea*, présente moins de régularité, le son prend le caractère d'un *r* roulé, le profond *r gutturael* des bas Saxons. Il est rare que les sons *gutturaux* manquent entièrement dans une langue ; parfois, comme dans la famille sémitique, ce sont eux qui jouent le rôle le plus important, et alors ils sont représentés par une nombreuse série de lettres. Plusieurs langues ne font pas la distinction entre *k* et *g* (cette confusion a aussi existé, pendant une certaine époque, dans l'alphabet latin) ; quelques-unes n'ont que *k*, d'autres ont seulement *g*. Le son dur du *g*, comme dans le français *gomme*, ou dans l'anglais *gone*, allé ; celui de la lettre anglaise *j*, dans l'anglais *jet*, et du *z*, dans *zone*, sont souvent entendus dans le cafre, mais n'existent pas dans l'alphabet du Sechuana. Il y a un petit nombre d'idiomes que Bindseil cite comme étant entièrement dépourvus de sons *gutturaux*, par exemple celui des îles de la Société ; et il s'est même trouvé qu'un des premiers noms que les indigènes de ces îles aient eu à prononcer fut celui du capitaine Cook, qu'ils ne pouvaient appeler que *toute*. On dit que les sons *gutturaux* manquent également aux dialectes des îles Hawaï et Samoa ; ici cependant le *k* est indiqué par un hiatus ou un effort pour prendre haleine, comme dans *aki'i* pour *aliki*, *a'no* pour *kakano*. Les Africains occidentaux, pauvres en dentales et en labiales, sont riches en *gutturales*.

La prononciation anglaise moderne, par suite sans doute des influences normandes, a perdu le *h gutturel* que nous entendons dans l'allemand *lachen*, rire. Les Saxons avaient cette *gutturale* et ils écrivaient et prononcaient *hlachtor*. Elle est maintenant remplacée par la labiale correspondante.

GUTTURNION s. m. (gu-tur-ni-on). Moll. Syn. de TRITON.

GUTTURO-MAXILLAIRE adj. Anat. Qui appartient au pharynx et à la mâchoire : *Région* GUTTURO-MAXILLAIRE.

GUTTURO-PALATIN, INE adj. Anat. Qui appartient au pharynx et au palais : *Région* GUTTURO-PALATINE.

GUTTUROSE adj. f. (gu-tu-ro-ze — lat. *gutturosus*, goitreux ; de *guttur*, gosier). Mamm. Se dit d'une espèce d'antilope dont la gorge est développée en forme de goitre : *L'antilope* GUTTUROSE.

GUTTURO-TÉTANIQUE adj. Méd. Se dit d'une espèce de bégayement qui est dû à la contraction spasmodique du gosier : *Bégayement* GUTTURO-TÉTANIQUE.

GUTTUS s. m. (gu-tuss — mot lat. formé de *gutta*, goutte). Antiq. rom. Vase à goulot très-étroit, d'où la liqueur ne pouvait sortir que goutte à goutte.

GUTZKOW (Charles-Ferdinand), poète et littérateur allemand, né en 1811 à Berlin, où son père était employé subalterne au ministère de la guerre. C'est un des écrivains qui ont exercé le plus d'influence sur le développement de la jeune école littéraire en Allemagne. Il fut élevé au gymnase de Friedrichswerder, et ensuite il étudia la théologie et la philosophie à l'université de sa ville natale. En 1830, il obtint un prix de l'université pour sa dissertation *De dits fatalibus*. Il se livra ensuite avec ardeur à l'étude des questions politiques et sociales de l'époque. Il débuta, en 1831, dans la carrière des lettres par son écrit intitulé : *le Forum de la littérature de la presse*, qui lui valut aussitôt une certaine renommée comme publiciste et le fit appeler à Stuttgard par Wolfgang Menzel, qui l'admit au nombre des rédacteurs de sa feuille littéraire. Vers la même époque, Gutzkow fit paraître plusieurs ouvrages, entre autres : *Lettres d'un fou à une folle* (Hambourg, 1832) et le roman fantaisiste *Maha Guru, histoire d'un dieu* (Stuttgard, 1833, 2 vol.). Il fournit ensuite au *Morgenblatt* (*Feuille du matin*) et à l'*Allgemeiner Zeitung* (*Journal universel*) un grand nombre d'articles qui furent publiés plus tard séparément, sous les titres de : *Nouvelles* (Hambourg, 1834, 2 vol.), *Soirées* (Francfort, 1835, 2 vol.), et *Caractères publics* (Hambourg, 1835). En 1835, il rompit ouvertement avec Menzel et se rendit à Francfort-sur-le-Mein, où il collabora au journal le *Phénix*, que buller venait de fonder. Ce fut alors qu'il publia le roman intitulé *Wally* (Stuttgard, 1835), où il persifle avec esprit les vices et les travers de son temps ; une *Préface aux lettres de Schleiermacher sur* la Lucinde *de F. Schlegel* (Hambourg, 1835), brochure qui souleva une polémique des plus vives, et un roman intitulé : *Wally la sceptique* (Manheim, 1835). Ce dernier ouvrage, qui n'avait par lui-même aucune importance, attira à l'auteur des tribulations sans nombre et le fit condamner à trois mois de prison. Ce fut pendant sa captivité à Manheim qu'il écrivit sa brochure intitulée : *De la philosophie de l'histoire* (Hambourg, 1836), dans laquelle il battait en brèche les théories philosophico-historiques de Hegel.

Rendu à la liberté, Gutzkow s'établit à Francfort-sur-le-Mein, où il se maria et où il résida plusieurs années, bien que les nouvelles suites de la censure apportassent à ses travaux des obstacles sans cesse renaissants. Ainsi, il avait fondé avec Wienbarg une *Revue allemande*, qui fut supprimée dès le premier numéro ; il en fut de même du journal politique qu'il voulut faire paraître sous le titre de *Journal de la Bourse de Francfort* et qui ne trouva pas grâce devant la censure prussienne. Il se rendit alors (1838) à Hamburg, où il fonda une feuille rédigée dans le même esprit que la précédente : la *Télégraphe de l'Allemagne*. Pendant son séjour à Francfort, il avait encore fait paraître les ouvrages suivants : *Documents pour l'histoire de la littérature moderne* (Stuttgard, 1836, 2 vol.) ; les *Dieux*, les *Héros*, don *Quichotte*, recueil d'études critiques et littéraires (Hamburg, 1838) ; *Gœthe jugé par quelques-uns de ses deux siècles qui l'ont précédé* (Berlin, 1836) et le recueil intitulé les *Contemporains* (Stuttgard, 1837, 3 vol.), qu'il publia sous le pseudonyme de *Bulwer*, pour échapper aux poursuites de la police et aux attaques des partis, et qui, dans ses *Œuvres complètes*, porte le titre de *Portraits du siècle*. Ce fut également vers le même temps qu'il commença à s'occuper un peu moins de journalisme et de critique littéraire pour travailler à des œuvres essentiellement originales, telles que le drame de *Néron*, celui du *Roi Saül* (1838), ainsi que les romans de *Seraphine* (Hambourg, 1838) et *Blasedow et ses fils* (Stuttgard, 1838-1839, 3 vol.).

Une fois établi à Hambourg, Gutzkow se consacra presque exclusivement au théâtre, et inaugura cette nouvelle période de son activité littéraire par son drame intitulé *Richard Savage*, qui fut joué sur les principaux théâtres de toute l'Allemagne. En 1847 il fut appelé à Dresde, où il remplit pendant trois ans l'emploi officiel de dramaturge des théâtres, que Tieck avait occupé avant lui. Ce fut à Dresde qu'il publia sa tragédie d'*Uriel Acosta* (1847), qui est incontestablement la meilleure de ses pièces et que l'on peut regarder comme un des chefs-d'œuvre de la scène moderne.

Gutzkow ne se mêla aux événements de